

**François Hartog. *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013,
310 p.**

Éric Bédard

Volume 14, numéro 1, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1032624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1032624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, É. (2013). Compte rendu de [François Hartog. *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, 310 p.] *Mens*, 14(1), 139–141.
<https://doi.org/10.7202/1032624ar>

Comptes rendus

François Hartog. *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, 310 p.

Dans cet essai inégal où quelques intuitions fortes côtoient une suite parfois fastidieuse de résumés de lecture, François Hartog approfondit ses réflexions sur notre rapport au temps – esquissé dans l'introduction d'un autre recueil d'études (*Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Seuil, 2003). L'intuition et les hypothèses sont relativement simples. L'Occident aurait connu jusqu'à tout récemment deux « régimes d'historicité », c'est-à-dire deux rapports au temps, le premier tourné vers un passé à imiter, le second, tendu vers un futur à accomplir, le premier traquant les modèles inspirants, le second soucieux de rendre intelligible la marche du temps. D'Hérodote aux historiographes de la cour, en passant par Thucydide, Plutarque et Tacite, l'histoire des Anciens offrait un réservoir d'expériences et se présentait comme une « maîtresse de vie ». Par la suite, les Modernes auraient investi dans l'histoire une grande foi, car ils postulaient « que la contingence n'est pas tout et que peut se laisser appréhender un certain ordre dans ce qui survient ou advient » (p. 11). Avec ou sans majuscule, l'histoire des Modernes permettait de dégager du sens et d'ainsi contribuer à un Devenir.

Selon Hartog, l'histoire aujourd'hui aurait perdu de sa superbe. Parce que nous aurions progressivement basculé dans « nos rapports aux temps, du futur vers le présent » (p. 30), l'histoire « semble être passée de la toute-puissance à l'impuissance » (p. 29). Triompherait désormais un rapport « présentiste » au temps – il revendique clairement la paternité de ce concept devenu fameux. L'histoire n'aurait plus d'intérêt que pour légitimer la cause du jour, défendre l'actuel, éclairer le contemporain.

Si l'auteur esquisse quelques causes du phénomène (par exemple, Mai 68, la découverte des goulags et l'éclipse de l'utopie communiste, la crise financière), il s'intéresse surtout à ses principales manifestations, du moins dans le premier des quatre chapitres, probablement le plus intéressant de l'ouvrage. L'histoire, explique-t-il, serait désormais conscrite par les gardiens du patrimoine et les défenseurs du sacrosaint devoir de mémoire. Inquiets de ce que l'avenir réserve ou soucieux de cultiver le souvenir des injustices du passé, des militants travailleraient à la conservation des traces d'une grandeur disparue (par exemple, le combat pour le Musée d'histoire de France) ou chercheraient à inscrire dans la loi le souvenir de crimes contre l'humanité (par exemple, les lois mémorielles). Dans un cas comme dans l'autre, l'histoire serait instrumentalisée, asservie au présent. L'histoire, montre Hartog, servirait également de tribunal ; elle instruirait des procès et condamnerait des coupables ; elle contribuerait ainsi à rendre justice aux victimes du passé. Cette approche de l'histoire rendrait plus difficile la prégnance d'une mémoire partagée, ces références familières qui permettent aux citoyens de communier à quelque chose de plus grand qu'eux. Car ce que perçoit Hartog dans ces appels à la réparation et autres devoirs de mémoire, c'est « d'abord un droit, pour moi, à *ma* mémoire et à sa reconnaissance publique [...] ». Ce sont autant de revendications éclatées et de stratégies pour retrouver ou se donner une « histoire à soi », dire qui nous sommes et, plus encore, qui *je* suis aujourd'hui (hier étant inaccessible et demain impossible à envisager) » (p. 100).

Le deuxième chapitre, « un peu plus technique » concède l'auteur, risque d'être plus ardu pour les historiens de métier, moins habitués aux cimes de la philosophie. Hartog revient sur la querelle du « *linguistic turn* ». Si sa véritable intention reste obscure, on a parfois l'impression qu'il cherche, par des détours théoriques un peu opaques qui le mènent d'Aristote à Paul Ricœur, à réconcilier l'histoire / genre littéraire et l'histoire / science du social. La seconde partie de l'ouvrage traite de l'évolution du régime moderne d'historicité chez certains écrivains (chapitre 3) et historiens (chapitre 4). Il y a dans ces deux chapitres une galerie de portraits qui permettent de situer dans leur

contexte le rapport au temps d'auteurs et de chercheurs très influents. La démonstration est toutefois impressionniste, le choix des personnages arbitraire et les analyses convenues. Faut-il s'étonner que des événements aussi dramatiques que la Révolution française ou la Grande Guerre aient infléchi le rapport au temps d'écrivains comme Chateaubriand ou Paul Valéry? Doit-on se surprendre que ces mêmes ruptures aient marqué l'œuvre d'un Oswald Spengler ou d'un Marc Bloch? Parce qu'il s'était attardé plus en profondeur sur quelques historiens, ses études regroupées dans *Évidence de l'histoire* (Folio, 2007) m'avaient semblé mieux construites, plus éclairantes. Aussi, le chapitre 4, qui devait porter sur le travail des historiens, consacre plusieurs pages aux travaux de Mircea Eliade, de Raymond Aron, d'Émile Cioran ou d'Hannah Arendt qui, s'ils sont tous reconnus pour leur contribution philosophique, ne firent pas œuvre d'historien.

Finalement, le livre nous laisse une impression de redite, pour peu qu'on ait lu les ouvrages et essais précédents de François Hartog. On a le sentiment que l'auteur plaque une grille bien rodée sur divers auteurs et diverses réalités pour en tirer chaque fois les mêmes conclusions : le futur s'éclipsant, l'histoire serait enfermée dans un présent étouffant. Une monographie qui s'attarderait plus en profondeur sur l'historiographie des dernières décennies ou un historien très emblématique nous semblerait plus éclairante, désormais, pour illustrer cette hypothèse forte sur le rapport au temps qui domine notre époque.

— Éric Bédard

TÉLUQ – Université du Québec

Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique, 1867-1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 840 p.

Au moment où la communauté historique québécoise est secouée par des débats concernant la place de l'histoire dans les travaux savants et, surtout, dans les programmes d'enseignement, il faut saluer la parution de cet ouvrage. Consacré à la plus ancienne